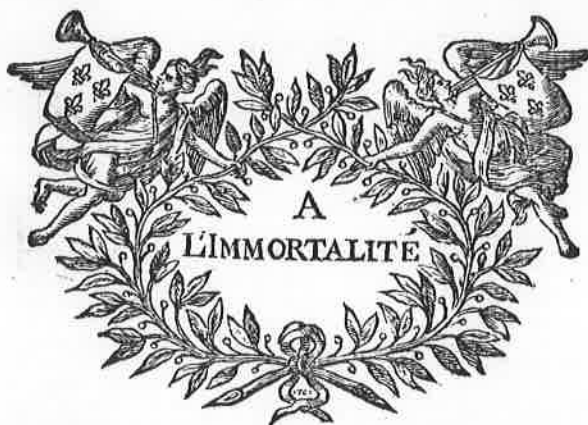


DISCOURS
PRONONCÉS
DANS L'ACADÉMIE
FRANÇOISE,
Le Mercredi XIV Mai M. DCC. LXXXVIII,
A LA RÉCEPTION
DE M. DE FLORIAN.



A PARIS,
Chez DEMONVILLE, Imprimeur-Libraire de l'Académie
Françoise, rue Christine, aux Armes de Dombes.

M. DCC. LXXXVIII.



M. DE FLORIAN ayant été élu par Messieurs
de l'Académie Française, à la place de *M. LE*
CARDINAL DE LUYNES, y vint prendre
séance le Mercredi 14^e Mai 1788, & prononça
le Discours qui suit.

MESSIEURS,

Si l'honneur d'être admis parmi vous pénètre de recon-
noissance l'Ecrivain qui peut vous offrir les plus beaux
titres de gloire, quels sentimens ne doit pas éprouver
celui qui, jeune encore, se trouve assis au milieu de
ses maîtres? Les illusions de l'amour-propre seroient peut-
être pardonnables dans ce jour, mais elles ne m'éblouissent
point; ma sensibilité m'en garantit. Je perdrois trop de
mon bonheur en imaginant le devoir à moi-même; &

A ij

mon cœur jouit mieux d'un bienfait, que ma vanité ne pourroit jouir d'un triomphe.

Non, MESSIEURS, mes foibles essais n'auroient pas suffi pour me concilier vos suffrages; mais ils étoient soutenus par l'intérêt dont m'honore le Prince (1) que vous révérez tous; celui que soixante ans d'une vie pure & sans tache ont rendu l'objet de la vénération publique; dont le nom, tant de fois béni par le pauvre, n'a jamais été prononcé que pour rappeler une bonne action; qui, né dans le sein des grandeurs, comblé de tous les dons de la fortune, ignore s'il est d'autres jouissances que celle d'être bienfaisant; celui dont l'aimable modestie souffre dans ce moment de m'entendre révéler ses secrets, & qui aura peine à me pardonner la douce émotion que je vous cause; il a daigné solliciter pour moi : son rang n'auroit pas captivé vos ames fières & libres, mais ses vertus avoient tout pouvoir sur vos cœurs vertueux & sensibles.

Au désir de lui complaire en m'adoptant, s'est joint sans doute le motif de donner aux jeunes Littérateurs plus d'émulation & de courage. Vous avez voulu que je pusse leur dire : travaillez, le prix vous attend; consacrez à l'étude ce temps précieux de la jeunesse, perdu trop souvent dans de vaines erreurs; vous y trouverez des jouissances pures; vous éviterez des repentirs amers. En méditant sur la vertu, en cherchant toujours à la peindre; votre cœur, épris pour elle, s'enflammera du désir de pratiquer vos propres leçons. Votre talent prendra bientôt une nouvelle énergie (car le talent s'élève avec l'ame); vous deviendrez à la fois meilleurs, plus instruits, plus

(1) S. A. S. M^{te}. le Duc de Penthièvre, présent à cette séance.

heureux. L'estime publique récompensera vos mœurs ; & vos juges , qui compteront vos efforts & non vos années , s'empresseuront de récompenser vos plaisirs.

En effet , si l'amour du travail rend heureux dans tous les âges , il est sur-tout utile dans la jeunesse. C'est lorsque les passions fougueuses luttent sans cesse contre une raison foible ; lorsque le cœur sans défense , & ouvert , pour ainsi dire , de toutes parts , s'offre de lui-même à toutes les séductions ; que l'ame , avide d'émotions nouvelles , vole au devant de tout ce qui peut l'affecter ; c'est alors qu'il est nécessaire de donner de l'aliment à cette activité inquiète , de diriger vers un but utile cette ardeur dont on doit profiter , & d'arracher sa vie à l'ennui , après lequel marchent souvent les vices.

Vainement , dans le monde , s'occupe-t-on sans cesse d'échapper à cet ennui ; la peur qu'il y inspire prouve sa présence. Dans ces assemblées tumultueuses , où l'on s'est cherché sans désir , où l'on se quitte sans regret , l'homme capable de penser sent bientôt le vuide qui l'environne : il se trouve seul , sans être avec lui-même. Celui sur-tout que sa jeunesse soumet plus qu'un autre à ces vains dehors , à ces frivoles devoirs , la seule règle sur laquelle on le juge , ne peut , sans un danger extrême , déployer un moment son caractère. S'il ose désapprouver ce qu'il blâme , sa franchise paroît de l'orgueil ; s'il attend d'être convaincu pour se rendre , son courage est opiniâtreté ; s'il garde le silence , on le dédaigne ; & s'il parle , on l'humilie. Ah ! qu'il rentre dans l'asile où il a le droit de penser ! L'étude , en le préservant du tourment de dissimuler , ou du malheur de déplaire , lui

donnera cette paix du cœur, premier & seul bien de la vie, abrégera les longues heures, charmera le moment présent par les plaisirs qu'elle procure, embellira d'avance les jours futurs par les succès qu'elle promet, & fera revivre pour lui le passé par les fruits qu'il en recueille sans cesse.

Instruit de ces vérités dès mon enfance, l'espérance que j'en ai conçue m'a valu plus de bonheur que la fortune n'en peut donner. Qu'il me soit permis de le dire ! Que le sévère censeur, prêt à me blâmer de ce que j'ose vous entretenir de moi, daigne réfléchir qu'à mon âge on n'a pu étudier l'homme que dans soi-même ! Et qui oseroit prétendre ici à dire des choses nouvelles ? Vous avez tout pensé, vous avez tout écrit ; les expressions répétées de mon inutile reconnaissance ne satisferoient que mon cœur ; plutôt que de vous fatiguer de ce que je vous dois aujourd'hui, souffrez, MESSIEURS, que je vous rende compte de ce que je vous ai dû dans tous les temps.

Ce goût du travail, cet amour de la gloire me furent inspirés par vos Ecrits. Dès mon enfance, ils étoient dans mes mains. Que de charmes cette douce occupation a répandus sur mes jours ! Elevé chez le digne Prince dont les bontés fesoient tout mon héritage, je contemplois de près la vertu, elle s'offroit à moi dans tous ses charmes ; vos Ouvrages, en m'éclairant, m'apprenoient à la mieux sentir, à la respecter davantage ; je lisois chez vous le précepte, le même jour je voyois l'exemple.

Forcé bientôt, par mon état, d'aller passer mes jeunes années dans ces villes guerrières, où l'homme sensible est si

souvent seul, où les amis sont d'autant plus rares que les compagnons sont plus nombreux, où le temps se partage sans cesse entre la fatigue & l'oïveté : combien de fois j'ai trouvé dans vos Ecrits le délassement & la paix dont mon esprit avoit besoin ! Combien de plaisirs vous m'avez valu ! qu'il étoit doux pour moi, au sortir d'un exercice, d'aller relire sous un arbre les Géorgiques ou les Saisons ! Ou bien, me transportant en idée à ce Théâtre dont j'étois si loin, de verser des pleurs délicieux pour l'Epouse de Lincée ! Plus souvent, méditant les devoirs de l'homme, & cherchant à devenir meilleur, j'écoutois le vieillard Bélifaire, & je sentoïis mon ame s'élever, en même temps que mon esprit s'éclairoit. Je relisois ces Contes charmans où la brillante imagination embellit les préceptes de la morale, les fait pénétrer dans le cœur en flattant sans cesse le goût, & jette sur la vérité un voile riche & transparent, qui augmente ses charmes. Ainsi, je vivois avec vous, MESSIEURS, & je ne vous connoissois point encore ; vous étiez les bienfaiteurs de ma raison, & j'étois ignoré de vous.

Nourri de ces utiles lectures, je sentoïis déjà le besoin d'imiter ce que j'aimois, lorsqu'appelé par ma famille auprès de ce grand Homme que les siècles auront tant de peine à reproduire, je connus Voltaire ; je vis ce vieillard courbé sous les lauriers & sous les années ; rassasié de triomphes, & toujours prêt à rentrer dans la lice au seul cri de l'humanité ; attirant dans sa retraite, des extrémités du monde, les Princes, les voyageurs, & se plaissant davantage à donner un asile aux infortunés ; honoré de l'amitié, des bienfaits de plusieurs

Souverains , & partageant avec l'indigence les biens que la Fortune étonnée avoit laissé conquérir au Génie.

Ce beau spectacle m'enflamma ; je me livrai sans résistance au charme qui m'entraînoit. Sans examiner si j'avois reçu de la Nature une étincelle de ce feu sacré dont vous seuls, MESSIEURS , conservez le dépôt , je pris mon ardeur pour de la force , & mon attrait pour du talent. J'écrivis ; dès ce moment , toutes mes jouissances furent doublées , toutes les facultés de mon ame s'augmentèrent , toutes mes sensations devinrent plus vives ; rien ne fut plus indifférent à mes yeux. L'aspect d'une campagne riante me transporta ; le chant des oiseaux , le murmure de l'onde , le tranquille silence des bois , tout me parla , tout me fit éprouver des émotions qui m'étoient inconnues. L'arbre que je n'avois pas daigné regarder m'arrêta sous son ombrage , me fit rêver délicieusement ; la solitaire fontaine que je n'avois cherchée autrefois que pour m'y défaténer , je la cherchai pour m'y plaire , pour écouter le bruit de ses eaux. Les déserts mêmes , les monts escarpés , les lieux incultes & sauvages eurent des charmes pour moi ; tout s'embellit à mes regards : chaque objet , devenu modèle , me fit méditer un nouveau tableau ; je sentis enfin la Nature , premier bienfait de l'amour des Arts.

Animé par les encouragemens que l'indulgence accorde toujours aux premiers efforts , j'osai me présenter dans la lice où vous seuls , MESSIEURS , donnez la couronne. Vous me fûtes gré de mon émulation , vous sourîtes à mon ardeur , & votre bonté la récompensa ; bientôt , plusieurs d'entre vous , amis , élèves , compagnons de gloire de Voltaire , voulurent s'acquitter envers moi
de

de ce qu'ils pensoient lui devoir. Celui , sur - tout , que vous pleurez encore , quoique si dignement remplacé , celui qui fit tant d'honneur aux Sciences , aux Lettres , à l'humanité , dont le nom respecté de tous les Savans de l'Europe , étoit encore chéri de l'indigent ; d'Alembert m'honora de son amitié. Celui que l'élite de la Capitale court applaudir avec transport , lorsqu'il révèle dans le Lycée les secrets de cet Art sublime qui lui inspira Warvich , Philoctète & Mélanie , l'infailible interprète du goût daigna me donner des leçons. Le Chantre heureux des Plaisirs champêtres , l'harmonieux Traducteur de Théocrite & de Pindare , le sage Historien du Roi , père des Lettres , & le noble Guerrier qui , couronné de la main des Muses , comblé des honneurs militaires , quitte envers sa patrie & son nom , libre de jouir désormais d'un repos & d'une gloire achetée par des succès , abandonna ce repos , son pays , ses amis , ses goûts , pour aller s'associer aux dangers des Washington & des La Fayette ; tous ceux pour qui Voltaire vivoit encore me tendirent la main , soutinrent mes pas chancelans , & m'entraînant malgré ma faiblesse , ils m'ont conduit à leur suite jusques dans ce Sanctuaire. Ainsi , quelquefois de vaillans Capitaines élèvent aux honneurs un jeune Soldat , parce qu'ils l'ont vu servir enfant sous les tentes de leur Général.

Quels devoirs vous m'avez imposés , MESSIEURS ! quelles obligations je contracte ! Ce n'est point ma vaine reconnaissance qui peut justifier votre adoption , ce n'est point cet amour du beau que j'ai puisé dans vos Ouvrages , ni ce stérile désir d'approcher de ce que j'admire ; il faut

d'autres titres , sans doute , pour oser s'asseoir sans effroi à cette place que tant de grands Hommes ont occupée , pour oser porter mes regards sur ces murs sacrés , où les ombres illustres de l'immortel Richelieu , du vertueux Séguier , du plus magnanime de nos Rois , semblent , toujours attentives , juger sévèrement chacun de vos choix. Que dis-je ? Ai-je besoin de porter si loin ma vue ? Cette place vide , ce triste deuil qui doit si long-temps obscurcir vos fêtes , votre douleur muette & profonde , tout me dit assez que vos pertes sont irréparables. Il vient de vous être ravi , ce génie vaste & profond , qui , embrassant l'immensité de la Nature , trouva dans son imagination autant de trésors que dans son modèle ; s'élança d'un vol hardi par delà les bornes de notre Univers ; & , non content d'avoir pénétré tous les secrets du présent , voulut encore arracher le voile qui couvre l'avenir & le passé ; à qui toutes les Nations éclairées venoient soumettre leurs doutes & apporter en tribut leurs découvertes nouvelles , comme au seul homme qui pût interpréter le silence du créateur ; Buffon n'est plus ; vous avez perdu l'immortel Ecrivain dont la vie peut être comptée au nombre des époques de la Nature.

Votre présence , MESSIEURS , peut seule adoucir nos regrets ; redoutable pour moi seul , elle est rassurante pour la Nation. Comme François , je m'enorgueillis en regardant ceux qui nous restent ; comme votre Confrère , je tremble , en contemplant ceux qui m'adoptent. Là , c'est le rival de Shakespear ; ici , l'émule de Tacite ; ici , l'éloquent défenseur de l'humanité souffrante , à qui les Sciences doivent des lumières , à qui le pauvre devra des

asiles; là, ce confident de la Nature, qui fut nous tracer de la même main les amours naîfs de la jeune Rose, & l'adorable caractère du Philosophe sans le savoir; à qui son ame seule apprit l'art d'émouvoir les cœurs; & qui possède ce talent si sûr, comme son Philosophe possède ses vertus, sans effort & sans vanité: par-tout je vois des titres de gloire, & chacun de vous me fait mesurer avec effroi l'intervalle qui me sépare de lui.

Mais c'est au milieu de ces frayeurs même que j'éprouve de nouveaux bienfaits de mon amour pour le travail. Oui, je redoublerai d'efforts; oui, je prends ici l'engagement de consacrer ma vie entière à mériter ce beau jour; de tout employer, de tout tenter pour me rendre digne du titre dont vous m'avez honoré. En sortant de ce triomphe, je rentre dans la carrière; & la couronne sur le front, je vais combattre avec plus d'ardeur que s'il falloit encore l'obtenir.

Guidé par vous, MESSIEURS, je le trouverai, peut-être, ce naturel aimable, cette simplicité touchante, cette délicatesse de sentimens que j'ai toujours, non pas cherchée, mais désiré de rencontrer. Vous remplacerez le Maître qui devoit m'apprendre ces heureux secrets; celui qui daigna sourire aux foibles sons de ma flûte pastorale, & diriger mes premiers pas dans la carrière qu'il avoit parcourue avec tant de gloire. Par quelle fatalité m'a-t-il fallu déplorer sa perte, au moment même où votre bienfait répandoit la joie dans mon ame! Le bonheur n'est jamais sans mélange; j'ai perdu Gesner quand vous m'adoptiez. Les félicitations de mes amis ont été troublées par les plaintes dont retentissent les monts Helvétiques, par les regrets de tous les cœurs sensibles qui redemandent Gesner à ces

plaines, à ces vallons qu'il a dépeints tant de fois; à ce printemps qui renaît sans lui, & qu'il ne chantera plus. Ah! quoiqu'il ne fût pas François, quoiqu'il ne tînt à cette Académie que par ses talens & par ses vertus, qu'il me soit permis, au milieu de vous, de lui offrir mon tribut de respect, d'admiration! Que mes nouveaux bienfaiteurs me pardonnent la reconnoissance, & me laissent jeter de loin quelques fleurs sur le tombeau de mon ami! sur ce tombeau où la piété filiale, la tendresse paternelle, la discrète amitié, l'amour pur & timide pleurent ensemble leur Poète! Le Chantre d'Abel, de Daphnis, le Peintre aimable des mœurs antiques, celui dont les Idilles touchantes laissent toujours au fond de l'ame ou une tendre, mélancolie, ou le désir de faire une bonne action, ne peut être étranger pour vous. En quelques lieux que le hasard les ait placés, tous les grands talens, tous les cœurs vertueux sont frères; ils ressemblent à ces fleurs brillantes, qui, dispersées dans tout l'univers, ne forment pourtant qu'une seule famille.

Mais un devoir plus sacré que cette dette de reconnoissance m'appelle vers un autre objet. Il est temps que je rende hommage à la mémoire du digne Prélat, du vertueux Confrère que vous regrettez. Heureusement pour moi, MESSIEURS, l'éloquence n'est pas nécessaire pour louer M. le Cardinal de Luynes; & des discours arrangés avec art ne peindroient pas le caractère de l'homme, le meilleur & le plus simple qui ait jamais existé; de l'homme qui, né à la Cour, destiné par sa naissance aux premières dignités de l'Eglise, appelé par son devoir dans la ville la plus politique du monde, à Rome, a toujours agi d'après ses

paroles, a toujours parlé d'après son cœur. C'étoit son guide & son conseil. Son intérêt n'étoit rien, sa conscience étoit tout. Soumis à ce Juge sévère, dont les arrêts sont toujours sûrs, l'écouter, le croire, & le suivre, n'étoient en lui qu'un seul mouvement. La bonne action qu'il pensoit étoit déjà commencée ; le sentiment qu'il éprouvoit étoit déjà sur ses lèvres. Son ame étoit son unique maître ; elle commandoit, il obéissoit ; elle l'inspiroit, il parloit ; elle étoit attendrie, il donnoit.

Cette simplicité si aimable, ce caractère constant de modestie & de bonté pouvoient faire penser à tous ceux qui ont connu M. le Cardinal de Luynes, qu'il avoit puisé ses vertus à l'école de Fénelon ; car il est peut-être une école pour la vertu, comme il en est une pour le talent. En étudiant l'Elève, on reconnoissoit le Maître ; & l'on ne se trompoit point. En effet, le jeune Luynes avoit passé ses premières années auprès de cet homme divin, dont le nom seul fait du bien au cœur : Fénelon l'attiroit à Cambray ; Fénelon, sans doute, avoit aperçu dans lui le germe des vertus touchantes qu'il devoit si bien reconnoître ; il se plaisoit à les cultiver. Le souvenir qu'en conserva toujours son Disciple, étoit la plus douce jouissance de sa vie. Il en parloit avec transport ; & le nom de Fénelon doit rendre intéressant tout ce qu'il en disoit : *J'étois trop enfant*, répétoit-il souvent, *pour avoir retenu les discours de ce grand Homme ; mais j'ai bien présents le plaisir, l'admiration, l'espèce d'extase que nous éprouvions tous lorsqu'il parloit : elle se communiquoit, ajoutoit-il naïvement, jusqu'à nos domestiques ; & quand nous étions à table avec lui, transportés comme nous de l'entendre, ils ne pouvoient plus nous servir.*

Le doux spectacle des vertus de Fénelon, du bien qu'il faisoit dans son diocèse, de l'amour qu'on lui portoit, devoit remplir d'émulation un Disciple digne du Maître. A l'âge où la plupart de ses égaux, à peine échappés de la gêne d'une éducation finie sans être achevée, consacrent les prémices de leur liberté aux passions & aux plaisirs, l'Abbé de Luynes vint s'enfermer dans le plus austère des séminaires, & méditer les grands exemples dont il avoit été témoin. Là, il recommença ses études; il développa & nourrit ce goût pour les Beaux-Arts qu'il n'a cessé de cultiver. La Langue Latine, l'Italienne lui devinrent familières; la Poésie, l'Eloquence, l'Astronomie, la Peinture le délassèrent de ses travaux. Rien ne lui coûtoit : la Nature, sans lui accorder ces grands talens qu'elle fait souvent payer si cher, lui avoit donné la facilité de tout apprendre, le goût nécessaire pour jouir de tout, & cette modération si désirable, qui empêche de se tourmenter de rien.

Ces talens, qu'il avoit acquis sans efforts, suffisoient pour remplir ses loisirs, mais ne pouvoient remplir son ame. Pressé du besoin d'être utile, il alla exercer son saint ministère dans le diocèse de Bayeux. Là, sa piété, son zèle, son aimable douceur, son attirante bonté lui gagnèrent tellement les cœurs, que le peuple entier, à la mort de son Evêque, proclama hautement pour son successeur l'Abbé de Luynes, alors âgé de vingt-six ans. Cette nomination si nouvelle, si flatteuse, fut respectée par la Cour, confirmée par le Cardinal de Fleury; & le jeune Prélat, qui arrivoit aux dignités comme les premiers Pasteurs de l'Eglise, voulut encore leur ressembler par ses vertus, quoiqu'il eût à combattre de plus qu'eux, un grand nom, une grande fortune, & son âge.

Ce n'est pas dans cette Assemblée, où le Clergé François compte ses Membres les plus illustres, que je craindrai d'entrer dans des détails importuns en vous représentant M. le Cardinal de Luynes sans cesse occupé de ses grands devoirs : tout ce que peut inspirer la charité la plus ardente, l'amour le plus tendre de la Religion, de l'humanité, & cette piété véritable, qui, selon Massillon, n'est autre chose que la perfection de l'ordre, étoit pratiqué par lui à chaque heure de ses journées. Tantôt visitant les collèges ou l'Université de Caën, que lui seul avoit rétablie, il alloit, par des discours pleins de sagesse & d'éloquence, faire naître dans la jeunesse l'amour des mœurs & des Beaux-Arts. Tantôt exhortant les Ministres qui devoient l'aider dans ses travaux, il les animoit au bien par les promesses, par les bienfaits, par tout ce qui peut aiguillonner le zèle ou réveiller l'indolence. Jaloux de ne pouvoir se faire craindre, il vouloit obtenir les mêmes effets à force de se faire aimer. Tantôt parcourant seul les villages de son diocèse, il alloit voir les Laboureurs, se pressoit de gagner leur confiance, écoutoit leurs longues plaintes, les consolait, ne se lassoit point de les entendre encore, entroit avec eux dans le détail de leurs besoins, de leurs familles, de leurs querelles particulières ; leur parloit avec cette douceur, cette onction, cette paternité qui lui étoient si naturelles ; partageoit avec eux ce qu'il avoit, leur donnoit des délégations sur ses Fermiers, lorsque sa bourse étoit épuisée ; & , après les avoir consolés, secourus, réconciliés, il montoit dans la chaire du Pasteur du lieu ; & là, sans méditation, sans chercher ni les mots, ni les choses, son éloquence facile se proportionnoit à ceux qui devoient

l'entendre, se rabaissoit sans se dégrader. Les images les plus touchantes, les expressions simples & justes, les préceptes les plus utiles sortoient en foule de sa bouche. Son cœur en étoit si rempli, qu'il n'avoit pas besoin de travail pour les trouver : l'espèce de désordre qui régnoit dans ses pensées, sembloit ajouter à la vérité de ce qu'il prouvoit ; il persuadoit, parce qu'il étoit persuadé lui-même, & prêchoit avec fruit les vertus dont il venoit de donner l'exemple.

Son active charité ne voulut pas, lorsqu'il changea de Siège, que son troupeau perdît à la fois & les bienfaits & le bienfaiteur. Non, leur dit-il, je suis votre père, j'emporterai ce nom si doux dans le tombeau ; je saurai chérir mes nouveaux enfans, sans déshériter les premiers. Fidele à cette promesse, trente-cinq ans se sont écoulés, & Bayeux n'a perdu qu'à sa mort les secours qu'il y répandoit. Ceux qu'il donnoit à Sens n'en étoient pas moins nombreux. Il n'en avoit pas moins bâti des collèges, doté des séminaires, soutenu de pauvres familles. Son amour pour le bien savoit multiplier ses ressources. Il n'avoit jamais assez de richesses pour augmenter son luxe, il s'en trouvoit toujours assez pour augmenter ses dons ; & lorsqu'on lui demandoit avec surprise comment il pouvoit suffire à ces immenses charités : *Ah ! répondoit-il en souriant, vous ne savez pas combien l'on est riche quand on ne dépense que pour donner.*

Tant de bonté, tant de bienfaisance fut payé du prix le plus doux, fut acquitté peut-être par une seule marque de l'amour des Peuples que vous me sauriez mauvais gré de ne pas vous rapporter.

Vingt-cinq ans après qu'il eut quitté Bayeux, un de ses
Grands

Grands Vicaires (1), son ami, & digne de l'être, passe, en voyageant, dans un village de ce diocèse. Il s'y arrête pour remplir un devoir de piété. Tandis qu'il est à l'église, on apprend dans le village que cet étranger est attaché au Cardinal de Luynes. A ce nom, tout le monde quitte l'ouvrage; hommes, femmes, enfans courent, à la porte du temple, attendre le Grand Vicaire. Dès qu'il paroît, on l'environne, on le presse: tous lui demandent avec des sanglots des nouvelles de leur bon Evêque. On multiplie les questions sur sa santé, sur son bonheur. Les vieillards s'interrompent les uns les autres, pour se vanter de l'avoir vu, de l'avoir possédé dans leurs chaumières, d'avoir reçu ses bienfaits. Les enfans se pressent de prouver qu'ils ont appris de leurs mères à bénir son nom chéri. Tous chargent cet homme heureux qui vit avec lui, qui le voit tous les jours, de lui parler de ses anciens amis, de son premier troupeau, qui pleure toujours son Pasteur. Le Grand Vicaire, attendri, ne peut répondre aux questions, aux bénédictions redoublées; il part les larmes aux yeux, il va raconter ce qu'il a vu au digne objet de tant de regrets; & les pleurs que le Cardinal verse lui-même, sont la plus digne récompense de quatre-vingts ans de vertus.

Ces traits si touchans, ces bienfaits si nombreux ont fait peu de bruit sans doute, parce que l'homme simple & bon craint la louange & cache ses plaisirs. La bonne action qu'il vient de faire est un secret entre Dieu & son cœur; l'un la fait, l'autre en a joui, il en est plus que récompensé. Il s'occupe de chercher de nouveaux infortunés;

(1) M. l'Abbé de Montbourg.

mais il n'a pas besoin des gens heureux : de tous les humains, ce sont les seuls qui lui soient indifférens.

Forcé de venir à la Cour, & d'aller-trois fois au Conclave, M. le Cardinal de Luynes y porta cette candeur qui étoit le grand caractère de son ame. Paisible au milieu des orages, estimé de tous les partis, sans se laisser asservir par aucun, honoré d'une faveur qu'il n'avoit pas recherchée, appelé par plusieurs voix au trône pontifical, il regarda toujours les honneurs sans dédain, comme sans envie ; & réservant pour ses seuls devoirs toute l'énergie dont il étoit capable, l'homme qui n'auroit pu faire un pas pour des dignités ou des richesses nouvelles, étoit levé dès l'aurore, & sortoit du Vatican, comme du palais de nos Rois, pour aller lire l'Evangile au peuple.

Telle fut sa vie à Bayeux, à Sens, à la Cour, dans la Capitale du Monde chrétien, pendant cinquante-neuf ans d'épiscopat. Je l'ai racontée, son éloge est fait.

Sur-tout gardez-vous de penser, MESSIEURS, que l'espérance de vous plaire m'ait fait embellir ce tableau. J'en atteste sa famille en pleurs, qui, déjà glorieuse de tant d'aïeux illustres, le fera davantage de tant de vertus ; & ses amis affligés qui se rappellent avec attendrissement ces entretiens si aimables qu'il savoit toujours animer, sans jamais s'en emparer seul ; qu'il égayoit, sans qu'ils devinssent moins purs ; & qu'il rendoit instructifs, sans qu'ils parussent plus graves. J'en atteste sur-tout ceux qui ont habité dans les lieux où on le pleure, qui ont été les témoins des larmes dont le pauvre a baigné sa tombe, du désespoir de tant de familles dont il étoit le soutien ; & ceux qui, lui représentant qu'il étoit convenable d'exiger plus de ses fer-

miers , puisque les abbayes qu'il possédoit depuis près d'un demi-siècle avoient triplé de valeur , n'en reçurent que cette réponse : *Tant mieux pour eux & pour moi ; leurs filles en seront mieux mariées ; & le compte que je dois à Dieu en sera plus facile à rendre.*

Il est encore un garant plus sûr des vertus que j'ai taché de vous peindre , c'est la bonté , l'amitié constante (j'ose me servir de ce mot , en parlant d'un Prince qui sut aimer) dont l'honora le Dauphin , père de notre auguste Monarque. Il choisit le Cardinal de Luynes pour l'attacher à sa digne Epouse , il lui procura la pourpre romaine , & ordonna que ses cendres reposassent dans l'église du Pasteur qu'il avoit aimé. Combien pur devoit être le cœur qui convenoit au cœur du Dauphin ! de ce Prince qui , moissonné à la fleur de l'âge , & sur les degrés du Trône , a laissé une mémoire plus glorieuse , plus chérie que celle de plusieurs grands Rois ; de ce Prince qui nous annonçoit la piété de Saint-Louis , avec la sagesse de Charles V , & que nous pleurons encore , si l'auguste Fils qu'il nous a laissé n'avoit hérité de ses vertus , sur-tout de cette bonté , de cette droiture du cœur , que la France , l'Espagne , & l'Italie adorent dans nos Bourbons. Fidèle imitateur d'un père adoré , ses seules passions sont l'amour du bien & le soulagement des peuples. Il les consulte eux-mêmes sur leurs besoins , leur expose ceux de l'Etat , & , demandant la vérité , la désirant avec plus d'ardeur que tant d'autres Rois n'ont appelé la flatterie , il s'impose les sacrifices les plus pénibles , dans l'espoir de les épargner à ses sujets. Aidé par le sage Ministre qu'il a choisi dans votre sein , & dont la noble famille est destinée dès long-temps à être utile à la France , il parviendra bientôt sans doute à faire

naître cette paix , cette félicité publique que son auguste Compagne désire aussi vivement que lui , & qui seules peuvent ajouter aux charmes de l'union des graces & de la vertu.

Mais ce n'est point à ma foible voix à prévenir la postérité ; j'aurois à peine osé louer devant vous celui à qui j'ai l'honneur de succéder , s'il eût fallu pour cet éloge d'autre talent que la simplicité d'un récit. Je n'ai pas craint de vous rapporter une longue suite de bonnes actions , parce qu'après le plaisir de les faire , il n'en est point de plus doux que celui de les entendre. D'ailleurs elles ont dû acquérir un nouveau degré d'intérêt & de vraisemblance par la présence de deux Princesses , dont l'une , appelée par son rang & par des devoirs chéris de son cœur auprès d'une Reine bienfaisante , ne veut de crédit que pour être utile , & de faveur que pour être aimée ; dont l'autre , modèle adoré des filles , des épouses , des mères , en vivant toujours pour les autres , rend impossible à tout ce qui l'entoure de pouvoir vivre autrement que pour elle ; n'a jamais cherché que sa propre estime , & s'est attiré un culte public ; s'étonne qu'on lui sache gré de devoirs qui sont ses plaisirs ; & que nous voyons placée entre l'exemple & la récompense de ses vertus , son père , qu'on auroit cru inimitable , sans elle ; & ses enfans , qui déjà ressemblent à leur aïeul (1).

(1) LL. AA. SS. Madame la Duchesse d'Orléans , les Princes ses fils , Madame la Princesse de Lamballe , présens à cette assemblée.